

France avait des traîtres alors, et on va voir que des huguenots transfuges se mirent au service d'une nation rivale et ennemie, pour tenter de ruiner cette colonie naissante de leur patrie.

Disons de suite que la compagnie renouela plus tard les concessions faites aux religieux jésuites et à la famille Hébert, concessions abolies par la clause de révocation générale de toutes les concessions antérieures. La compagnie fit de suite un armement composé de plusieurs navires qui tous furent mis sous le commandement d'un associé, M. de Roquemont.

Les trois frères Kerk, David, Thomas et Louis, huguenots nés français, s'étaient mis au service de l'Angleterre; on leur confia le commandement de neuf vaisseaux armés en guerre. David Kerk vint dans le fleuve Saint Laurent avec six vaisseaux et ayant pour lieutenant un autre huguenot français de Dieppe, Jacques Michel, habile pilote et ancien employé des Sieurs de Caën, pour y guetter le passage du convoi de la Compagnie de la Nouvelle-France.

Ducieux dit que Guillaume de Caën avait donné avis à Kerk du départ des navires marchands de la compagnie; mais comme ce fait, qui irait à flétrir la mémoire de Caën, n'est pas positivement prouvé et que son admission n'est pas nécessaire pour expliquer les informations reçues par les frères Kerk, la justice historique nous fait un devoir de l'exonérer de cette accusation sans fondement. En effet les frères Kerk avaient bien d'autres moyens de savoir ce qu'ils voulaient connaître, par l'entremise des Huguenots de France et des anciens employés calvinistes de la compagnie des Sieurs de Caën.

EDUCATION.

Les dix premiers jours du Mémoire d'un Instituteur. (1)

Dimanche, 15 Octobre.

Me voici revenu de l'école normale, convaincu que si les parents nous payent pour enseigner à lire, à écrire et à compter à leurs enfants, l'Etat nous nomme pour enseigner la religion, la soumission aux lois, le respect aux autorités, la bienséance pour tous; en un mot, les vertus et les connaissances sur lesquelles reposent les relations les plus importantes de la vie.

Malheureusement pour moi, je suis envoyé dans une école que mon prédécesseur tenait, dit-on, fort mal; j'ai donc beaucoup à faire: discipline, enseignement, tout est à créer.

Je me propose de lire les livres qu'on m'a indiqués, de méditer les notes que j'ai recueillies à l'école; je veux suivre le conseil que le directeur nous a particulièrement donné, d'étudier notre propre classe, de suivre les mouvements de nos enfants, de peser les motifs de toutes nos résolutions à leur égard. « Mettez de l'ordre dans votre pratique personnelle; voyez ce que vous faites, cherchez-en la raison; notez les difficultés que vous rencontrez; ramenez-les à leurs principes, vous serez étonnés que les causes premières soient si peu nombreuses, et vous vous habituerez à trouver successivement remède à tout. »

J'ai gravé ces paroles dans ma mémoire et je veux en tirer parti.

Je suis effrayé de tout ce que j'ai à faire pour réformer la discipline de ma classe, pour y maintenir un ordre parfait et y donner le meilleur enseignement possible. Je ne puis songer à mettre tout à coup en pratique ni le système disciplinaire, ni l'emploi du temps que j'ai recueillis à l'école normale; mais je veux noter chaque inconvénient, chaque obstacle, à mesure qu'il se présente, et peut-être dans quelque temps pourrai-je introduire une à une les améliorations les plus urgentes; le reste trouvera son temps et sa place, sans doute, quand j'aurai acquis des forces et du courage en débattant le plus gros.

Lundi, 16.

Voici la rentrée; les enfants arrivent l'un après l'autre: chacun

va à sa place en traînant, et sans plus de façon que s'il entrât à l'écurie; on parlerait comme en pleine foire, si je ne criais plus fort que tout le monde pour obtenir moins de bruit. Quelle journée! Et pour vingt élèves! car tous ne rentrent pas à la fois; celui-ci n'a plus de livres et son père ne veut pas en acheter; point de cahier par ici, les plumes manquent par là, et l'encre! et les modèles! J'ai passé ma journée à courir de l'un à l'autre, à crier, pousser, à ramasser à droite, à donner à gauche; je suis émué et j'ai mal à la tête; voilà le résultat le plus sûr de tout ce tracas.

Voyons, je tiens ma tête à deux mains, pour ramener si je peux toute mon attention au fond des choses.

Si une cérémonie quelconque eût marqué la rentrée des classes, presque tous les élèves eussent été réunis, les esprits mieux disposés; une bénédiction du prêtre, une allocution du maire, quelques avis que j'aurais ajoutés auraient certainement donné quelque solennité à cette rentrée et préparé singulièrement les améliorations que j'ai en tête. Enfin, ce sera pour une autre année.

Si au lieu de tutoyer les enfants et de souffrir leur familiarité, je les tenais à distance par un langage plus grave et des manières plus dignes, si j'exigeais qu'en entrant chacun vint saluer l'image du Christ, celle du souverain, et s'assurer de la bienveillance de l'instituteur, si ma classe ressemblait à une classe et non à une salle quelconque, je crois que les enfants seraient déjà plus réservés.

Si j'avais prévu à l'avance tous les besoins des élèves, remédié, tant bien que mal, à tous les inconvénients, mis toutes les choses en place, et arrêté, moment par moment, tout mon travail, il est probable que j'aurais pu exiger qu'on ne parlât point sans permission. On fait taire facilement un ou deux élèves isolés au milieu d'une classe silencieuse, mais que faire quand tous les enfants crient, réclament, bourdonnent à la fois? Je ne puis vraiment que erier avec eux et donner mes soins à tort et à travers pour calmer les plus violents, avant que l'impatience et la colère ne me portent à traiter durement ceux qui me tomberont sous la main.

Mardi, 17.

Ma classe augmente et le désordre aussi; pendant que les uns lisent, les autres sont censés apprendre ou écrire, mais je ne puis les diriger tous à la fois; ils sont trop habitués à me diriger eux-mêmes; je ne puis tourner à gauche sans qu'on m'appelle à droite. Je ne vois pourtant ce désordre que depuis que j'ai compris la possibilité de faire autrement. Je vivais ou plutôt je dépensais toutes mes forces au milieu de ce tourbillonnement, de ce brouhaha, sans me douter qu'on pût tirer parti de la vivacité même de ces enfants. Mais comment et par où commencer?

Mercredi, 18.

Tout s'enchaîne dans le gouvernement d'une école: j'avais bien résolu de ne jamais employer de punitions corporelles; mais l'irritation, la force de l'habitude, m'ont entraîné à corriger d'importance, comme on dit, un petit drôle qui me riait au nez; c'est précisément un enfant gâté, dont la mère va arriver demain m'accabler de reproches en pleine classe, sans compter que le père va faire une histoire terrible de cette affaire; la correction s'augmentera d'un coup à chaque commère, et j'aurai assommé l'enfant quand l'aventure aura fait le tour du village. Outre ce désagrément, je reconnais la justesse de ce qu'on nous a dit à l'école normale, les punitions corporelles sont mauvaises en principe et plus déplorables encore dans la pratique: car elles surexcitent les enfants et sont nuisibles à l'ordre; l'enfant, qui hurle pour intéresser ses camarades et même les passants, rit sous cape de tout le fracas qu'il causait; j'ai augmenté le bruit, prolongé le désordre, gagné de la mauvaise humeur, et je me suis attiré une mauvaise affaire. Mais comment faire autrement? C'est demain jeudi; je veux chercher quelque moyen, sinon de sortir de là promptement, du moins de commencer à jalonner ma route. Je vais relire mes notes d'école normale et penser toute la nuit à mon entreprise. A demain...

Jeudi, 19.

Enfin voici une journée qui me donne quelque satisfaction; je sens que toute l'activité que j'ai dépensée ne sera point perdue, et je suis tout surpris encore de tout ce qu'une résolution vigoureuse m'a fait faire en un jour.

J'ai été occupé toute la nuit du parti à prendre; je me suis arrêté à cette première nécessité de donner à ma classe un air, une physionomie qui sentit l'école et imposât déjà, avec des idées d'ordre, quelques dispositions à une retenue respectueuse.

Dès cinq heures du matin j'étais sur pied, balayant, épongeant, déplaçant toutes choses. Je me suis avisé de brosser les murailles, qui, de noires et verdâtres, e'est-à-dire enfumées et

(1) Cet essai est dû à la plume de M. Ernest Badin, directeur de l'école normale de l'Yonne, un des hommes qui, en France, ont rendu le plus de services à l'enseignement primaire. Si l'excès du travail n'avait pas abrégé ses jours (avril 1849), il aurait continué et achevé son œuvre, et présenté ainsi aux instituteurs, sous une forme vive et animée, toutes les difficultés auxquelles ils peuvent être en butte, ainsi que les moyens propres à les surmonter. — Manuel de l'Instruction Primaire.